

2025



RENTÉE

LITTÉRAIRE

 Duroy
Laroui
Niango

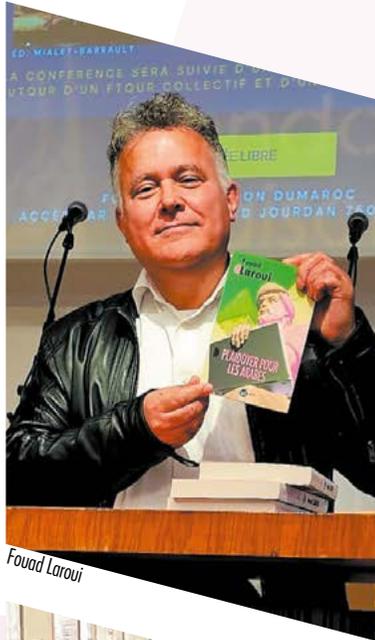


Mialet-Barrault Éditeurs
3, place de l'Odéon 75006 Paris
www.mialetbarrault.fr

Contact presse ✍️ : juliettecadays@jwords.fr / clementine.duguay@gmail.com
Contact libraires 📖 : bonjour@agencevictoirelemat.com



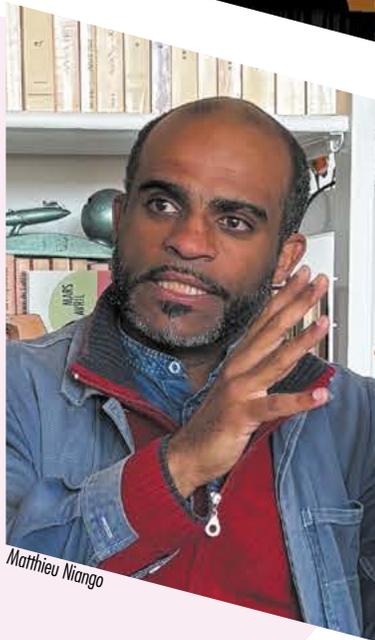
Betty Mialet et Dany Cohn-Bendit
pour la sortie de *Souvenirs d'un apatride*



Fouad Laroui



Lionel Duroy, Betty Mialet et Mazarine Pingeot



Matthieu Niango

2025 LA RENTRÉE

L'auteur avait dix ans quand il a vu, sur l'esplanade de sa ville natale au Maroc, quinze chevaux superbes traverser l'espace dans un furieux galop et s'arrêter net devant la tribune où étaient assis les notables. Dressés sur leurs étriers, les cavaliers ont tiré et le visage de l'homme assis au centre de l'estrade a disparu sous un flot de sang. Dans *La vie, l'honneur, la fantasia*, Fouad Laroui revit cette extraordinaire journée.

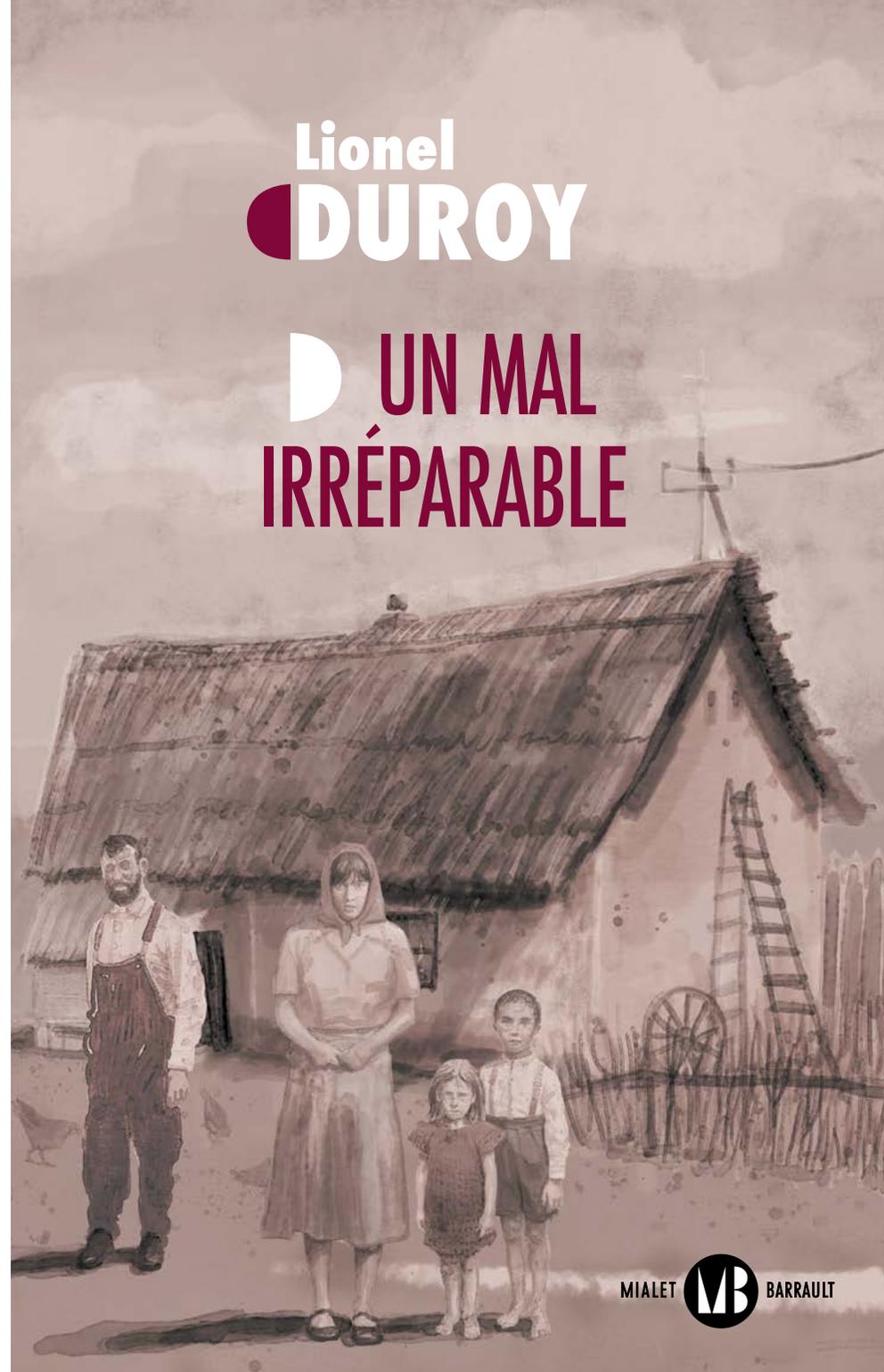
Dans *Un mal irréparable*, Lionel Duroy raconte l'histoire d'un écrivain à succès qui n'a jamais su qu'il avait été victime, enfant, de la tyrannie des communistes roumains. Aurait-il connu une autre destinée si ses parents n'avaient pas cru légitime de lui cacher le cauchemar qu'ils avaient enduré ? Cette question ne va plus cesser de l'obséder.

Dans *Le Fardeau*, Matthieu Niango raconte une étonnante aventure. Français par sa mère et ivoirien par son père, il apprend à vingt-trois ans que sa mère a été adoptée et qu'elle ignore tout de ses parents biologiques. Découvrir qu'elle est née dans un lebensborn, une pouponnière nazie, est un terrible choc qui vont les conduire à traverser l'Europe pour recomposer un ahurissant arbre généalogique.

Lionel
DUROY

**UN MAL
IRRÉPARABLE**

À la fin d'une vie couronnée de succès, l'écrivain Frédéric Riegerl découvre que ses parents lui ont menti. Ils lui ont délibérément caché les tortures que leur ont infligées les communistes roumains au début des années cinquante. Ils lui ont toujours fait croire que son histoire a commencé à leur arrivée en France. Il avait sept ans. Quelle vie aurait été la sienne s'il avait su la vérité ? Aurait-il connu une autre destinée si ses parents n'avaient pas cru légitime de lui dissimuler le cauchemar qu'ils ont enduré ? Cette question ne va plus cesser de l'obséder.



Impossible d'atterrir à Kiev avec la guerre, j'ai donc pris un billet d'avion pour Bucarest et réservé une voiture à l'aéroport. De là, il ne me restera que cinq cents kilomètres à parcourir pour atteindre Czernowitz (Tchernivtsi, aujourd'hui, puisque la ville est désormais en Ukraine).

Pour la première fois, au soir de ma vie, je vais donc voler en direction de l'est, vers « le goulag », aurait dit mon père. Le mot était apparu au début des années 1970 quand avait été publié en France le livre d'Alexandre Soljenitsyne *L'Archipel du Goulag*. Ma mère parlait, elle, de la « terreur rouge » qu'incarnait à ses yeux « le » Russe. Je ne voulais pas me moquer, mais je souriais en moi-même quand ils s'accordaient pour prédire qu'un jour « l'armée de Moscou » franchirait les frontières et transformerait toute l'Europe en un immense camp de concentration, comme elle l'avait déjà fait derrière le « rideau de fer » ou Bulgares, Roumains, Polonais, Tchèques, Allemands de l'Est, etc., mouraient de faim et étaient abattus comme des chiens s'ils tentaient de s'enfuir. Je n'y croyais pas, je souriais, oui, mais qu'a fait l'armée de Moscou le 24 février 2022 ? Elle a attaqué l'Ukraine !

Certes, le communisme a cessé d'exister, à Berlin le mur est tombé dans la nuit du 9 au 10 novembre 1989, abattu par une foule en liesse, les « pays de l'Est » se sont affranchis du rideau de fer, mais le Russe, communiste ou non, n'a rien perdu de son agressivité et qui saurait dire, une fois l'Ukraine vaincue, s'il ne va pas, en effet, étendre sa guerre de colonisation à toute l'Europe ?

J'étais dans un taxi pour Roissy, nous roulions depuis dix minutes, quand le souvenir des photos m'a frappé au cœur – comment avais-je pu les oublier ? « Pardonnez-moi, monsieur, mais je dois retourner chez moi... Vous m'attendrez si vous voulez bien... Ce ne sera pas long. » J'avais déjà pris leur photo de mariage, mais pourquoi pas les autres ? De mé-

moire, il y en avait plusieurs de leur maison et de leur vie à Orșova, dans le Banat roumain, avant et après ma naissance – en juillet 1949. Et puis une seule de cette drôle de chaumière au toit de jonc, ou de roseaux, qu'ils appelaient « la maison de campagne du Bărăgan » et devant laquelle nous posions tous les quatre, curieusement habillés de vêtements rapiécés : Elena et Josef, ma petite sœur, Angelica, et moi. C'était d'ailleurs l'unique photo ou figurait Angelica, morte très tôt, à deux ou trois ans. L'album était rangé dans la commode de leur chambre, j'avais découvert son existence lorsque je les avais interrogés sur Angelica dont l'image, parfois, me revenait. À quelle maladie avait-elle succombé ? Ils m'avaient semblé ne pas trop savoir, puis soudain ma mère s'était levée et elle était reparue avec ce cahier d'écolier à la couverture cartonnée marron dans lequel ils avaient collé leurs quelques tirages de ce temps-là. « La voici, mon chéri, avait-elle dit en me la désignant. Angelica est morte dans cette maison du Bărăgan, ton père et moi avons eu une peine immense, tu t'en doutes, et nous avons essayé de t'en protéger. »

J'avais compris que si cet album était un trésor aux yeux de mes parents, il leur était douloureux de le feuilleter. À la mort de mon père je l'avais remisé dans le tiroir du bas de mon bureau avec leur correspondance amoureuse et un tas d'autres documents que je n'avais pas eu envie de lire.

L'album est bien là, un instant je tergiverse, le souffle court d'avoir grimpé trop vite les trois étages, et puis je glisse tout le contenu du tiroir dans mon sac de voyage. De nouveau dans le taxi, tandis que nous fonçons vers l'aéroport, je regrette ma précipitation : j'emporte dans un pays en guerre, où se produisent chaque jour des bombardements, la vie intime de mes parents, sans doute ce qu'ils m'ont laissé de plus précieux. Czernowitz est loin du front, c'est vrai, mais pas plus que Kiev que les drones et les missiles russes atteignent sans difficulté.

Lionel **DUROY**

est l'auteur de plus d'une vingtaine de romans, dont *Le Chagrin* (prix François-Mauriac, prix Marcel-Pagnol), *L'Hiver des hommes* (prix Renaudot des lycéens et prix Joseph-Kessel) et *Eugenia* (prix Anais-Nin).



D La troupe s'ébranle. Elle marche au pas, puis l'allure augmente et c'est le galop. Le chef lance un deuxième cri. Les cavaliers se dressent sur leurs étriers et brandissent haut leurs fusils. Le chef donne le troisième signal. De la bouche de chaque fusil jaillit l'éclat de lumière et puis c'est la déflagration, une seule détonation faite de quinze autres, sinistre, effrayante, qui retentit dans le ciel.

Arsalom se redresse, hagard, les yeux exorbités. Il porte la main à son cou, titube, pantin désarticulé à la chemise ensanglantée, fait quelques pas puis s'effondre au pied de la tribune.

J'avais dix ans. Ce n'est que bien plus tard que j'ai compris pourquoi cet homme devait mourir ce jour-là — et de cette façon.

Fouad
LAROUÏ

D LA VIE,
L'HONNEUR,
LA FANTASIA

C E FUT UN BEL ASSASSINAT...

Ils sont quinze, quinze centaures qui s'alignent de part et d'autre de leur chef, la tête haute, le port altier.

C'est à peine si on les distingue du côté opposé de l'arène, là où se dresse la tribune dite d'honneur mais que la seule présence d'Arsalom (assis au premier rang dans un fauteuil, jambes écartées, cigare au bec) suffit à profaner. La foule se tait, peu à peu. La rumeur décroît puis s'éteint. Un silence lourd de menaces tombe sur la scène.

Un bref appel du chef donne le signal. La troupe s'ébranle. Elle marche d'abord au pas, puis l'allure augmente peu à peu puis c'est le galop. Le souffle du cavalier fait écho à celui du cheval et se mêle à la vapeur de ses flancs.

Le chef lance un deuxième cri, rauque, guttural. Les cavaliers se dressent sur leurs étriers, toujours au galop, et brandissent haut leurs fusils. Quelle émotion – horreur, terreur, incompréhension ? – aurait ressentie Arsalom s'il avait su que cette troupe hurlante qui piquait droit sur lui dans le scintillement de la poussière allait l'immoler sur cet autel fait de gradins de bois ?

Le chef donne le troisième signal. Hep ! crie-t-il. Quinze index impatients pressent autant de détonations, à l'unisson, et de la bouche de chaque fusil jaillit l'éclat de lumière et puis, presque immédiatement, c'est la déflagration, une seule détonation faite de quinze autres, sinistre, effrayante, qui retentit dans le ciel et c'est ensuite l'odeur âcre de la poudre qui envahit le champ immense bordé de milliers de témoins – qui n'ont rien vu.

Arsalom se dresse comme un diable jailli de sa boîte, hagard, les yeux exorbités. Il porte la main à son cou, titube, pantin désarticulé à la chemise ensanglantée, fait quelques pas puis s'effondre au pied de la tribune, dans la poussière, les bras en croix.

Mort.

... ET J'EN FUS TÉMOIN

Je fus témoin, dans mon enfance, de ce crime parfait, stupéfiant, d'autant plus stupéfiant qu'il fut commis en pleine lumière, dans une vaste arène, devant plus de dix mille spectateurs – et qu'il fut néanmoins impossible d'en confondre l'auteur, qui court toujours, *qui galope encore*.

J'avais dix ans. C'est cette histoire que je narre ici. J'aimerais pouvoir dire qu'il n'est pas un détail qui ne soit authentique mais non : j'ai dû imaginer des pans entiers de la tragédie parce que je ne disposais pas de documents et que j'ai dû composer avec l'allégation et le oui-dire.

À propos de détails, on me pardonnera leur surabondance. Il ne pouvait en être autrement. Pour plaider la cause de ceux qui mirent fin à l'existence vile et corrompue d'Arsalom, il fallait tenter de tisser au plus fin la toile qui représente leur geste fatal, tant il est vrai qu'il n'y a de vérité *que dans le tout*. Le moindre des motifs (une prière, un appel d'une voix rauque, une selle richement ornée, un fusil à la crosse ouvragée...) témoigne encore en faveur de celui qui pressa sur la gâchette – et il y en eut plus d'un, du moins dans l'intention.

S'il faut tout un village pour élever un enfant, il ne faut pas moins de toute une culture pour infuser dans l'âme d'un homme la nécessité du crime d'honneur. *Ces choses-là [...], il faut pour les comprendre avoir fait ses études*, il faut étudier l'homme cette créature étrange, qui nomme animal ce qui n'est pas lui, parce que lui n'est pas mû par ses instincts seuls, parce qu'il y a plus, il y a autre chose. C'est entre l'arbre et l'écorce, entre la nature et ce qui fait l'humain, qu'il faut mettre le doigt. Ce n'est qu'à ce prix qu'on peut comprendre et, si l'on y est enclin, juger.

Fouad LAROUÏ

a publié une dizaine de romans, dont *Une année chez les Français*, plusieurs recueils de nouvelles, deux livres pour enfants et une dizaine d'essais, dont *Dieu, les mathématiques, la folie*. Il a reçu en 2014 la Grande Médaille de la francophonie de l'Académie française.



Dans les années 1980, il n'était pas évident d'être le fils d'une mère française et d'un père ivoirien. Il fallait être entouré de beaucoup d'amour et s'accrocher ferme pour entrer à l'École normale supérieure et réussir l'agrégation de philosophie.

Matthieu Niango a vingt-trois ans quand sa mère lui apprend, ainsi qu'à ses frères et sœur, qu'elle a été adoptée. Elle n'a jamais voulu savoir qui étaient ses parents biologiques. Matthieu, lui, veut savoir et va se lancer dans une enquête extravagante pour découvrir l'incroyable vérité. Sa mère est née en 1943 dans un lebensborn, ces pouponnières nazies auxquelles les SS confiaient leurs enfants pour qu'ils deviennent de purs aryens. Il n'est pas évident d'apprendre que votre grand-père était un nazi. Encore plus déroutant de découvrir que votre grand-mère était une Juive hongroise, réfugiée en Belgique et qui, pour sauver sa peau, ou peut-être par amour, a conçu votre mère avec un officier de l'armée allemande. Français par sa mère, ivoirien par son père, nazi par son grand-père, juif par sa grand-mère, Matthieu Niango est en droit de se poser quelques questions sur la complexité de son héritage.

Matthieu Niango

LE FARDEAU

20 juin 2004

Je m'appelle Matthieu Niango. Mon prénom est français. On trouve mon nom surtout en Afrique de l'Ouest. Il sonne « très africain », comme me l'a fait remarquer un homme chez qui j'étais venu visiter la chambre sans fenêtre qu'il louait en sous-sol, près de Paris. « En entendant votre nom au téléphone, j'aurais dû m'en douter », m'avait-il dit en me parcourant de la tête aux pieds sur le palier de sa maison de maître, avant même de me dire bonjour. Pourtant il y a aussi des Niango en Espagne, au Portugal, et dans tous les pays que ces nations ont soumis du temps de leur splendeur. Au XVI^e siècle, des Portugais ont installé des comptoirs marchands en Côte d'Ivoire, d'où vient mon père, Anga Justin Niango. Il est possible que mon nom soit celui d'un colon qui se serait immiscé dans ma lignée.

Avant de se marier, ma mère s'appelait Gisèle Marc, pour le coup un nom bien français. Elle a grandi à Jouy-sous-les-Côtes, un village en Lorraine, dans la Meuse, un département rural. Nous vivions non loin de là, à Nancy, en Meurthe-et-Moselle, où maman s'était installée dans les années 1970 avec mon père. Ils ont eu quatre enfants, Virginie, Grégoire, Gabriel et moi, le plus jeune. Nous formons une famille unie.

Lorsque j'étais petit, avec mes parents, nous allions voir notre grand-mère tous les week-ends. Comme mon père est noir et que nous sommes métis avec mes frères et sœur, quelques visages hostiles suivaient notre voiture dans les villages que nous avions à traverser avant le sien, situé à trois quarts d'heure de voiture de Nancy. À Jouy-sous-les-Côtes également, il y avait parfois du racisme. J'avais ainsi entendu un cousin nous appeler, le plus naturellement du monde, les « négros d'en face ». Nous n'en étions pas moins heureux de retrouver notre grand-mère, ainsi que beaucoup de gens bien qui vivaient au village.

Lorsque toute cette histoire commence, j'ai vingt-trois ans.

Ce jour-là, ma grand-mère est morte. Après m'avoir appelé pour me l'annoncer, maman a réuni ma sœur et mes deux frères. Elle avait quelque chose à nous dire. Comme j'étais à Paris, je n'apprendrais son secret que le lendemain.

[...]

Maman vient me chercher en voiture à la gare. Nous roulons lentement dans la campagne meusienne jusqu'à Jouy-sous-les-Côtes. Nous parlons de ma grand-mère, bien sûr. Qu'elle ait atteint l'âge vénérable de quatre-vingt-quinze ans nous console un peu, tout comme ses dernières années dans une maison de retraite tenue par des bonnes sœurs, qui se sont bien occupées d'elle.

Mes frères et sœur nous attendent dans sa maison, ils me prennent dans les bras. Nous nous mettons à table dans cette cuisine typique de la Lorraine ancienne, avec son poêle à bois, son bac en pierre surmonté d'une arrivée d'eau, et chose étonnante, son lit. Je m'attendais à ce qu'ils soient tristes. Il y a autre chose. Grégoire se tait, lui qui est tellement bavard. Maman, au regard si franc d'habitude, baisse les yeux. Je cherche à combler le vide.

« Matthieu, m'interrompt ma mère, je suis arrivée ici à deux ans et demi. »

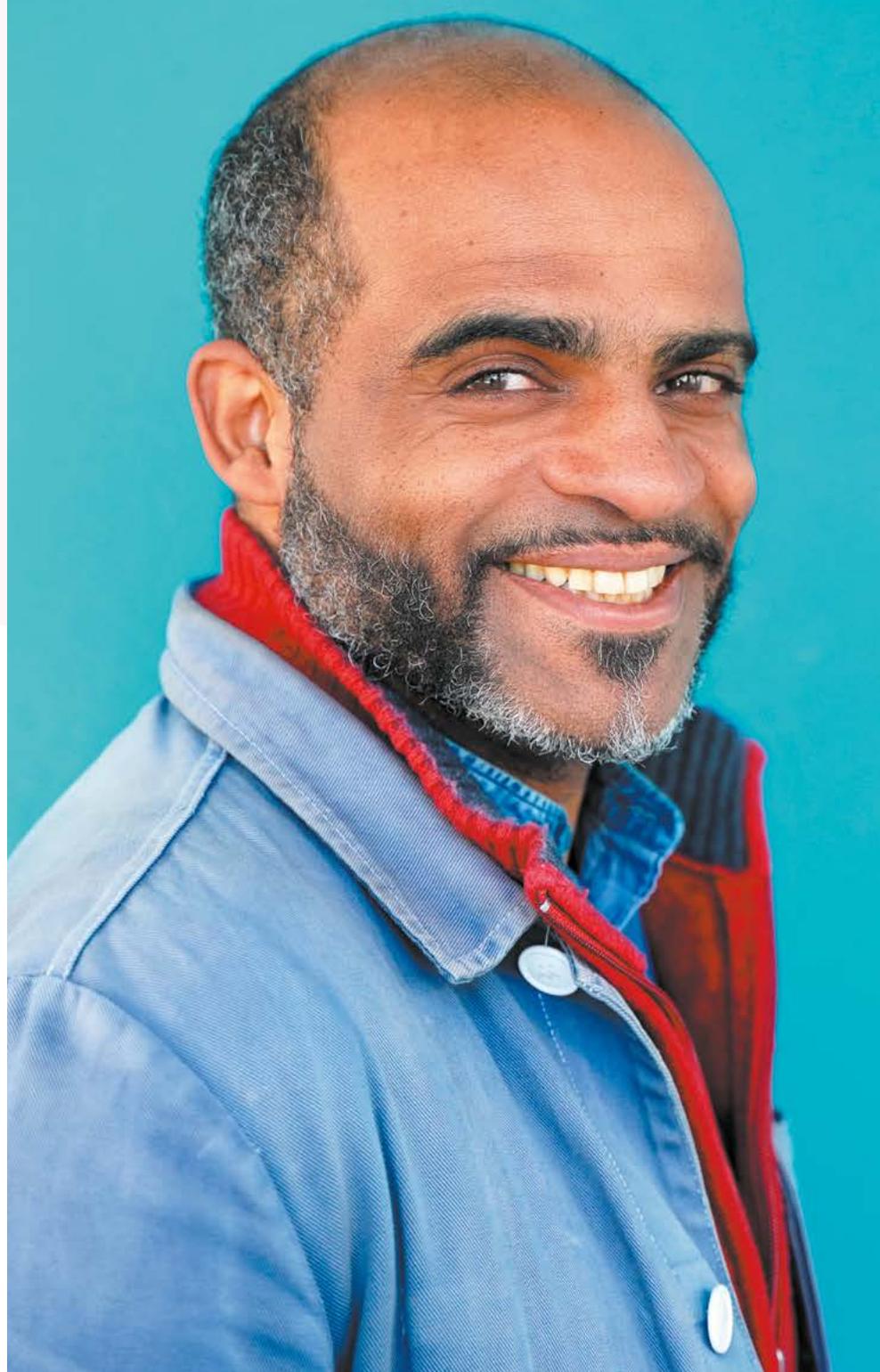
Je sais depuis ce que signifie l'expression : *le cœur se serre*. On pourrait aussi dire qu'il s'assèche, qu'il est prêt à partir en miettes ou que le cours de la vie se glace avant de s'écouler dans une autre direction. Comme lorsque Camille, ma compagne, m'a annoncé qu'elle était à nouveau enceinte et que, d'abord, la frayeur m'a figé, avant d'être chassée par une joie surhumaine.

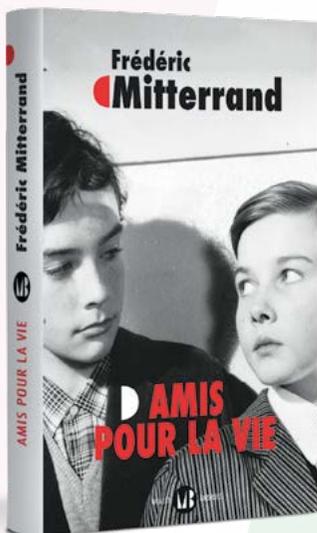
Deux ans et demi. Mes grands-parents s'étaient installés dans cette maison à leur mariage. *Je suis arrivée ici à deux ans et demi* ne pouvait vouloir dire que : *J'ai été adoptée*. Ma mère a été adoptée... Ces mots patinent dans ma tête.



Matthieu **NIANGO**

est normalien et agrégé de philosophie. Il a notamment publié *La Démocratie sans maîtres* (Robert Laffont, 2017), et *La Dignité des ombres* (Julliard, 2021).



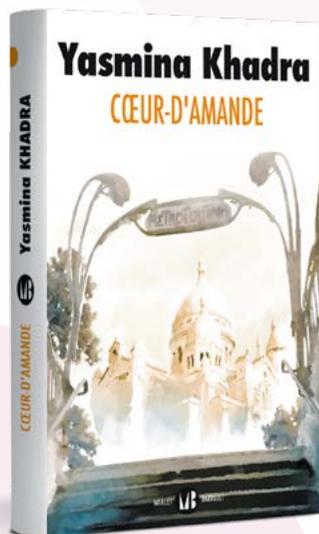


« Amis pour la vie, c'est le beau titre de cet opus. [...] C'est une ode à l'amitié, quelles que soient les circonstances. »
Challenges

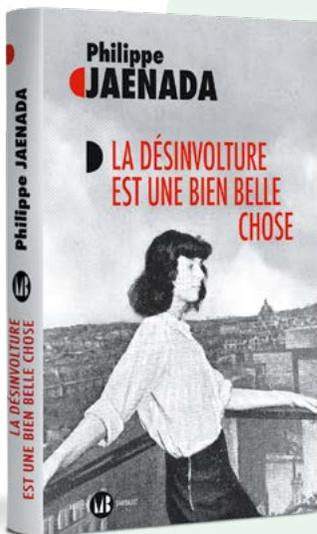
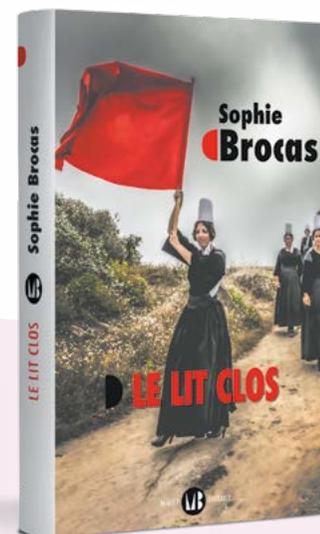


« Un livre qui transpire le besoin de se sentir vivante et d'aimer sans renoncer à soi-même. »
Cosmopolitan

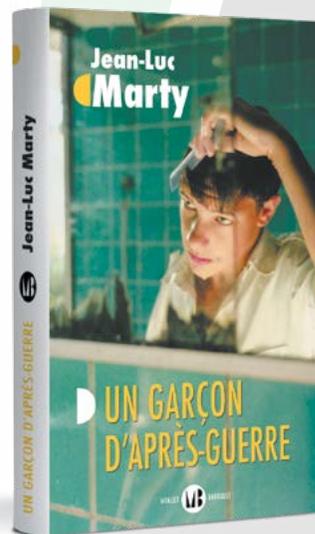
« Un roman qui touche en plein cœur. »
France Info



« L'audace de dire non, c'est ce désir-là, c'est cette force-là, c'est ce courage-là qui porte tout le livre. »
Antoine Leiris – RTL



« Fluide et beau à pleurer. »
Marianne



« Un roman au ton juste et à la musique entêtante à ne pas manquer. »
Le Télégramme



MIALET  BARRAULT

Extraits : © Lionel Duroy, *Un mal irréparable*, à paraître, 20 août 2025

© Fouad Laroui, *La vie, l'honneur, la fantasia*, à paraître, 20 août 2025

© Matthieu Niango, *Le Fardeau*, à paraître, 21 août 2025

Photographes : © Hannah Assouline/Opale/Bridgeman Images (portrait Lionel Duroy),

© Maxime Reychman (portraits Fouad Laroui et Matthieu Niango), © DR (toutes les autres photos)

Graphisme et maquette : Clément Reychman



Retrouvez-nous sur
www.mialetbarrault.fr

Mialet-Barrault Éditeurs
3 place de l'Odéon 75006 Paris

RCS : Paris B 321 921 546